



PARDO, Jesus Espeja, *Jesu Cristo, palabra de Libertad*

Henri-Marie Guindon

Volume 37, Number 2, 1981

Le salut. Recherches exégétiques et théologiques.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705855ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705855ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1981). Review of [PARDO, Jesus Espeja, *Jesu Cristo, palabra de Libertad*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(2), 235–237.
<https://doi.org/10.7202/705855ar>

□ comptes rendus

Jean-Claude PETIT, **La théologie**. Sa nature, ses méthodes, son histoire, ses problèmes. Répertoire bibliographique international: français, allemand, anglais, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1979, VIII-476 pages, en 5 microfiches; disponible sur demande, en imprimé. (27,5 × 21,5 cm).

Jean-Claude Petit vient de se mériter la reconnaissance de tous les théologiens, professeurs et étudiants. Le répertoire qu'il publie permet enfin de s'orienter dans la production immense et variée à laquelle ont donné lieu, ces dernières décennies, les problèmes d'épistémologie et de méthode en théologie. Nul recensement un peu considérable n'existait des travaux qui s'effectuent sur ce chantier, d'emblée le plus actif de la théologie contemporaine.

L'ouvrage se recommande d'abord par l'ampleur de ses proportions et l'abondance de la matière qu'il présente: près de 500 pages et quelque 5000 titres. L'enquête a porté sur les trois domaines linguistiques français, allemand et anglais. La distribution de la matière obéit à la fois aux divisions classiques d'un tel sujet: objet, nature, méthode, histoire, rapports avec la philosophie, et aux préoccupations spéciales de notre époque: herméneutique, langage, pluralisme, rapports avec les sciences humaines.

Une place spéciale est faite aux philosophes et aux théologiens modernes qui se sont intéressés de façon particulière aux questions d'épistémologie et de méthode en théologie. Une autre originalité du répertoire consiste dans le recensement des nombreux travaux qui ont été consacrés, ces dernières années, aux rapports de la théologie avec l'Université et au statut du théologien dans le monde de la culture.

On appréciera enfin la précision du signalement bibliographique et la clarté de la présentation typographique. L'édition sur microfiches, qu'ont dû rendre nécessaire, hélas! les conditions du marché, présente naturellement les mêmes qualités.

Cet excellent ouvrage pourrait, croyons-nous, être amélioré, lors des mises à jour qu'on demandera sûrement à l'auteur. Le répertoire gagnerait en rigueur si l'auteur indiquait les limites de temps de son enquête et fournissait la liste des revues qui ont fait l'objet d'un dépouillement systématique. En second lieu, la très considérable section I, sur l'objet, la nature et la méthode de la théologie, avec ses 735 titres, n'est pas d'une utilisation facile. En ces questions, où le moment de publication et l'aire géographique ont souvent influé de façon majeure sur la problématique, il nous semble qu'un classement chronologique et linguistique eût mieux guidé les recherches que le seul ordre alphabétique des noms d'auteurs. Un index de ces noms, souhaitable pour bien des raisons: ensemble de la production d'un auteur, repérage de travaux qu'on eût pu loger à plusieurs endroits, un tel index donc eût remédié, pour la section I, à la dispersion qu'aurait entraînée une autre distribution de la matière. Le texte d'introduction devrait enfin, croyons-nous, être rédigé en un style plus direct et plus clair.

Ouvrage tout à fait précieux, où l'auteur met bienveillamment au service de ses collègues les résultats d'un travail particulièrement appliqué et patient.

Gilles LANGEVIN

Jesus Espeja PARDO, **Jesu Cristo, palabra de Libertad**, Estudio teológico de San Esteban, Glosas 5, Editorial San Esteban, Salamanca, 1979, 320 pages, 14 × 22 cm.

Dominicain, professeur à la Faculté de théologie de Salamanque, l'Auteur n'est pas qu'un professeur accroché à ses spéculations. Thomiste de tradition, il s'implique dans la réalité pastorale avec l'intention de vivifier par une solide théologie thomiste la théologie moderne dite de *libération* qui pénètre peu à peu dans la conscience moderne mais où reste à dissiper bien des ambiguïtés.

Tout en restant fidèle à la pensée de saint Thomas, il est cependant parfaitement conscient de ses limites et ouvert à ce que la théologie a eu à affronter depuis son temps. « Saint Thomas fut un théologien au service de l'Église au XIII^e siècle et la vérité de son charisme comprend aussi les limites de son époque. Il y a des problèmes de christologie qui ont surgi après saint Thomas. On ne les trouve pas formulés comme tels chez lui et il serait naïf de leur chercher une réponse directe dans ses écrits. Nous pensons, par exemple, à la question du « *Jésus historique et au Christ de la foi* » sur laquelle on a tant écrit, ces dernières années. Au Moyen Âge, on ne connaissait pas comme aujourd'hui l'origine et la formation des évangiles. Nous pourrions en dire autant de la personnalité psychologique ou de l'évolution humaine de Jésus qui tient un grand relief dans nos optiques actuelles » (pp. 236-237).

L'Auteur divise son travail en trois parties d'inégale longueur. La première, *Jésus selon les évangiles*, a la part privilégiée avec 7 chapitres qui, dès le début, dans l'*espérance messianique*, amorcent l'identité des termes de *libération* et de *salut*. « L'Écriture ne prétend pas formuler un concept abstrait du salut. Elle le décrit plutôt par approximation en se référant à des aspects distincts de la vie comme libérations de vides essentiels. Abondance, joie, lumière, amour, bien-être ou termes semblables qui signifient domination de situations très concrètes : faim, guerre, tristesse ou abandon. Comme une fuite vers le futur, l'homme brisé par l'échec engendre l'espérance de la libération. Celle-ci, comme la foi, brille toujours dans le malheur. L'ère messianique s'annonce elle-même comme une libération, une démarche des ténèbres à la lumière (Os. 9,1).

Cette première partie permettra à l'Auteur de parler de toutes les questions qui se réfèrent au Christ, comme sa *résurrection*. S'il commence par elle, c'est parce qu'elle est un article fondamental de la foi chrétienne et la clé de l'histoire du salut en tant que victoire sur la mort et le mal. De la sorte le Royaume est vraiment arrivé et les temps nouveaux commencés. Ce n'est que plus tard qu'il traitera, dans un autre chapitre, de l'*enfance* de Jésus. Mais alors cette enfance se comprendra dans la lumière de la prédication apostolique comme la révélation des derniers temps : « *Il vous est né un Sauveur* ». Avec lui arrive donc le salut, la vie et la liberté.

Les chapitres 3, 4 et 5 respectivement parlent du Christ : *Mort pour nos péchés* (p. 69) ; *Prédicateur du Royaume* (p. 93) ; *Réalisateur du Royaume*

(p. 139), tous chapitres de très grande importance. Dans le dernier particulièrement, l'Auteur condense sa doctrine christologique sur la filiation divine de Jésus et son intimité avec le Père, dans le paragraphe 3 : « *Rencontre Dieu-Homme* ». « Comment comprendre la divinité de Jésus, comment situer l'union entre Dieu et l'homme ? Sont-ce des dimensions contraires ou concomitantes ? Interlocutrices à distance ou communion réciproque ? Comme entités fermées ou en dialogue de vie ? »

En lisant ces chapitres, je n'ai pu m'empêcher de songer à l'exposé de Hans Küng dont j'ai donné ici même une analyse (*Laval théol. et philos.* oct. 1979, pp. 289-299). À l'encontre d'un Küng dont nous aimerions des affirmations plus nettes (sauf que dans *Does God exist*, traduit par Edward Quinn, Doubleday, New York, 1978, pp. 680-689, il semble y avoir plus de précisions) l'Auteur, dans une démarche dialectique assez voisine, aboutit à une conclusion ferme de la divinité du Christ. « Dans sa vie Jésus manifeste par ses paroles et ses gestes qu'il vit totalement en référence au Père dont la volonté est sa nourriture... Cette intimité et cette référence totale est possible seulement si d'abord Dieu se communique lui-même : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il donna son Fils* ». Autocommunication qui fructifie et se révèle dans la réponse inconditionnelle, dans la référence unique que vit Jésus dans son comportement historique. La confiance totale, la remise sans limites à la volonté du Père, manifestent la volonté de Jésus. Sa trajectoire historique faite en dépendance du Père et en retour continuels vers le Père appartient au Fils. La théologie classique ne disait-elle pas que les personnes divines sont constituées par les relations ? Si Jésus a conscience d'être et de vivre totalement en référence au Père, le Concile de Nicée a bien conclu quand il a proclamé Jésus Fils éternel du Père. Toute tentative de confesser la divinité de Jésus en marge de son histoire et de sa conduite humaines demeurerait inutile et non conforme aux évangiles » (p. 164).

Si courte soit-elle — moins de 40 pages — la deuxième partie : « *Pour une lecture de la Tradition* », n'en est pas moins importante dans l'évaluation de la christologie du passé et celle d'aujourd'hui. Entre autres conclusions de cette partie qu'il faut se refuser à résumer, retenons celle-ci : « L'affirmation simultanée de Dieu et de l'homme dans le Christ cesse d'être un problème pour devenir un mystère qui déborde tous nos exposés » (p. 246).

L'accent mis sur l'un comme sur l'autre de ces extrêmes, Dieu et homme, risque de faire de l'inflation de l'un le détrimement de l'autre. « Les christologies actuelles donnent une grande importance à l'humanité de Jésus. Cet intérêt peut être une bonne défense contre un monophysisme possible et larvé. D'autre part, notre monde séculier où Dieu ne compte plus exige une optique plus anthropologique et existentielle des questions. Mais ce changement doit être fait sans blesser le contenu dogmatique. La figure de Jésus que nous présentent les théologiens radicaux de la mort de Dieu et autres, protestants ou catholiques, demeure trop confuse et diluée, sans consistance ontologique. On a parfois l'impression que la divinité de Jésus se dissipe, qu'elle est incompatible avec son humanité. Reconnaissons qu'il n'est pas facile de définir la liberté humaine et que même le mot « Dieu » demeure ambigu et équivoque dans notre monde séculier. Mais ces difficultés, loin de nous amener à nier l'humanité et la divinité de Jésus, nous invitent à interpréter correctement notre liberté et à découvrir le vrai visage de Dieu en Jésus. L'intuition thomiste rend possible cette recherche du fait qu'elle affirme que Jésus est homme véritable parce qu'il est l'humanité de Dieu » (p. 246).

La troisième partie du volume est une « *Vision christologique de notre réalité* », explication de ce que l'ouvrage a présenté jusqu'ici. « L'histoire du salut, Jésus lui-même, ont pour finalité la communion de l'homme avec Dieu et ce dans l'histoire. Notre époque a aussi ses caractéristiques et de notre sol nous devons être témoins du Ressuscité » (p. 249).

L'Auteur étudie alors « *l'Église et le Royaume* ». On peut considérer l'Église comme *institution*, avec ses structures juridiques et sacramentelles, ou selon *l'histoire*. En ce dernier cas, selon la loi de l'incarnation. Dans l'optique juridique, on pourrait distinguer l'Église *institutionnelle* qui, une fois organisée, en un deuxième temps, *évangéliserait*. Cette position cependant pourrait dégénérer en une priorité absorbante de l'institution sur la mission et le royaume qui, selon l'évangile, doit être toujours à faire. Si, au contraire, nous acceptons l'optique historique, la *mission* et la suite de Jésus, cette communion de vie et cette ouverture inconditionnelle à la volonté du Père seront le prioritaire dans l'Église, ce qui définit, justifie et donne valeur à toute l'institution ecclésiale.

Une telle vision donnera pareillement lieu à une double interprétation de la foi, la première

veillant à l'orthodoxie, la deuxième, à une orthopraxis pour arriver à la transformation de ce monde dans l'amour et la justice. La tension entre les deux est inévitable. La conséquence de cette seconde optique explique que l'on se tourne vers une église des pauvres, non pas simplement par optimisme intra-historique comme si la solution devait venir de la lutte des classes sociales, pas davantage par opportunisme et la confiance de ce qu'une classe privilégiée qu'on appelle ou non le prolétariat ait en ses mains un monde meilleur. L'Église opte pour les pauvres en suivant la préférence de Jésus, comme annonce de l'égalité de tous les hommes.

« Notre culture s'est tournée définitivement vers l'avenir, un avenir meilleur que les hommes doivent créer. Le chrétien qui vit dans cette culture et participe à ses aspirations, aura à découvrir Dieu dans cet avenir de l'homme. « Celui qui vient », formule de tradition biblique, sera traduit comme « celui qui nous ouvre le futur, nous donne la possibilité de créer le nouveau. »

Henri-M. GUINDON, s.m.m.

P.MASSET, *L'empereur Mao*, essai sur le maoïsme, Coll. « Le Sycamore » Série « Chrétiens d'aujourd'hui » 5, P. Lethielleux, Paris, 1979, XII-308 pages, 14 × 22 cm.

C'est au moment où Chiang Ching (Jiang Qing), veuve de Mao, affronte un procès qui, vraisemblablement, aboutira à une condamnation à mort que ces lignes sont écrites. Cet événement redonne une nouvelle actualité à celui que le titre du présent volume désigne comme « l'empereur Mao ».

Après l'exposé de l'Auteur, personne ne trouvera le terme trop fort et n'aura de peine à souscrire à la thèse que développe cet ouvrage, à savoir que, sous le masque marxiste, Mao est resté profondément, essentiellement chinois. En ce sens, « la figure de Mao Tsé-Toung est appelée à rejoindre dans l'histoire celle des grands empereurs chinois » (p. IX). « C'est beaucoup plus par référence à la pensée chinoise traditionnelle et aux empereurs qui l'ont incarnée dans l'histoire qu'en référence à la doctrine marxiste que la pensée et l'action de Mao peuvent se comprendre en vérité » (*Ibid.*).

Il est impossible de bien écrire de Mao sans être bien au fait de toute l'histoire de la Chine